

Sphère

Cédric Debernard

[Prologue]

*« Maintenant et pour toujours, j'ai l'intention de me contenter de
ma croyance en la force cachée de l'esprit humain. »*

Andreï Sakharov (1921-1989)

Physicien nucléaire, père de la bombe H soviétique

Militant pour les droits de l'homme et les libertés civiles

Premier théoricien des univers jumeaux à flèche du temps opposée

Prix Nobel de la paix, 1975

Avant-propos

La fiction qui va suivre entrainera le lecteur dans des domaines souvent controversés, qu'il s'agisse de cosmologie, de technologie ou de paranormal.

Tous les faits marquants et théories relatés ici sont largement documentés. Pour approfondir chacun des domaines, le lecteur intéressé pourra se tourner vers les références, librement accessibles en ligne, présentées en fin d'ouvrage.

Bonne lecture !

Rencontre

Arnaud n'était même plus capable de discerner si, comme toutes les autres, l'armoire métallique dans laquelle il entreposait ses équipements sentait les pieds. La seule odeur qui lui remontait aux narines avant chaque vol était désormais celle des effluves du whisky qu'il conservait discrètement dans une flasque métallique entre deux T-shirts. La dernière gorgée lui brûlait encore la gorge tandis qu'il terminait d'enfiler son pantalon anti-g.

Le pilote sentit un frôlement derrière lui et entendit Gadjo lui lancer un « Bon vol, Jackie Boy ! » avec un sourire entendu. Le surnom d'Arnaud, « Jack », lui avait été attribué par allusion à son amour exclusif pour le Jack Daniel's, un bourbon du Tennessee devenu un peu trop indispensable, remplaçant désormais à la fois sa femme, sa famille et l'ensemble de ses amis. Tous les officiers de la flottille de chasse embarquée étaient au courant et tous le couvraient. L'inviolable *esprit de corps* voulait qu'on protègeât un camarade pilote issu de l'École navale et promis à une brillante carrière située juste entre les Dieux et les superhéros, en croisant les doigts pour que Saint Joseph de Cupertino¹ veille adéquatement sur la sécurité des vols. La formation entière savait pourquoi Arnaud abusait démesurément de ce carburant et s'accommodait d'une situation unanimement considérée comme temporaire. La durée nécessaire à un effroyable travail de deuil...

¹ Le patron des aviateurs

Gadjo posa son casque de vol sur le haut de l'armoire et entrepris de dégrafer son gilet de sauvetage. Il avait les traits tirés et le teint crayeux d'un pilote revenant d'un vol physiquement épuisant, un exercice de combat aérien cette fois-ci.

— Un temps de curé pour descendre dans le sud, lança-t-il d'une voix enjouée, tu vas te régaler...

Arnaud hocha la tête avec un sourire crispé. Ce serait surtout l'occasion de profiter de plus d'une heure, seul dans le cockpit du Rafale, à ne penser qu'à Marina. Il s'affaira brièvement entre les T-shirts et attrapa la flasque recouverte de cuir qu'il glissa dans la poche cousue en bas de la jambe de sa combinaison de vol, un endroit facilement accessible une fois sanglé sur le siège éjectable.

— Tu devrais ralentir, tu sais, lâcha Gadjo qui avait aperçu le mouvement. Si ça avait dû la ramener, ce serait déjà fait depuis longtemps...

Les lèvres d'Arnaud se tordirent dans une grimace amère. À l'exception de longs moments de solitude au cours desquels il laissait divaguer son esprit sans but précis, ça faisait un moment que tout lui tapait sur le système. Tout, tout le monde et tout le temps.

— T'es gentil, siffla-t-il, mais s'il te plait, ferme ta gueule.

Habitué aux réflexions mordantes de son camarade, le pilote haussa les épaules et continua à se dévêtir en lui tournant le dos. Arnaud avait maintenant terminé de superposer les couches de son équipement : le sous-vêtement intégral, la combinaison de vol de couleur kaki ornée de la cocarde Marine sur la manche, le pantalon anti-g et enfin le gilet de combat. Le reste de ses effets personnels, acheminés par le service technique de la flottille, l'attendait déjà à bord du porte-avions qui recevait en ce moment même son groupe aérien pour partir en opération. Une panne inattendue quelques heures plus tôt avait contraint Arnaud à reporter son décollage dans l'après-midi. Il allait donc faire seul le trajet entre la Bretagne et la Méditerranée, un millier de kilomètres parcourus à près de mille kilomètres à l'heure en vitesse de croisière.

Avant de refermer son armoire, il attrapa les deux pochettes translucides qu'il allait fixer sur le velcro cousu au niveau de ses

cuisse. À droite, les informations techniques nécessaires au vol du jour. À gauche, une pochette vide pour l'occasion à l'exception de la photo de Marina, une pratique bannie par tous les autres pilotes, rien ne devant perturber leur concentration une fois sanglés dans le siège éjectable. Arnaud avait, quant à lui, dépassé le stade de se soucier de sa propre sécurité.

Machinalement, dans un geste qu'il avait désormais ritualisé, il embrassa sa femme, se demandant comme à chaque vol si leurs retrouvailles allaient avoir enfin lieu. Il se savait trop lâche pour s'écraser volontairement contre une falaise bretonne, mais peut-être un appontage bêtement manqué pourrait mettre fin à son cauchemar. Sans compter que finir en mer aurait du sens pour un marin.

Il fourra ses gants de vol dans le casque MSA Gallet peint de son indicatif de pilote, *Schatz*, et se dirigea vers le hangar la tête baissée sans répondre aux salutations de ceux qu'il croisait dans les couloirs. Il avait fait du désespoir sa marque de fabrique et personne ne s'en étonnait plus. Seuls quelques-uns avaient osé suggérer de clouer Arnaud au sol jusqu'à ce qu'il aille mieux, mais leurs inquiétudes étaient restées lettre morte tant pour la hiérarchie que pour le principal intéressé.

— Bonjour capitaine, lui lança le premier-maître, le 24 est prêt.

Arnaud hocha la tête et signa le registre sans un regard pour le technicien qui l'avait rempli. Le soleil le prit par surprise en sortant du hangar et il chaussa rapidement son casque tout en baisant la visière fumée. Il appréciait particulièrement ces journées ensoleillées pendant lesquelles ses yeux rouges et lourds restaient cachés des regards. Elles lui donnaient une autre bonne excuse pour ne parler à personne. Après l'habituelle inspection visuelle de l'avion, il gravit lourdement l'échelle et se laissa tomber dans le siège éjectable. Le mécanicien d'avion grimpa derrière lui et l'aida à se sangler.

— Bon vol et bonne mission, capitaine ! lui lança-t-il d'un ton tout juste poli.

« Putain, mais ferme-la et dégage », grommela Arnaud pour lui-même. Le mécanicien retira l'échelle et la bulle du cockpit se

referma. La mise en route effectuée et l'ordinateur de bord ne signalant aucune anomalie, le Rafale décolla en quelques minutes pour un vol aux instruments à l'altitude initiale de trente-trois mille pieds, avant de monter de dix mille pieds supplémentaires, là où les vents du jour étaient les plus favorables. Les météorologues avaient prévu un ciel sans nuages pendant tout le trajet et Arnaud jetait régulièrement des coups d'œil de part et d'autre de l'avion pour observer le paysage qui défilait sous ses ailes. Il traversa en ligne droite le golfe du Morbihan avant que le pilote automatique entraîne le chasseur plus au sud. Le soleil en pleine face et bercé par les voix du contrôle aérien, Arnaud se mit à somnoler à moitié, surveillant distraitemment les instruments, en particulier la consommation de carburant, le souci permanent des pilotes. La tête appuyée en arrière, son esprit divaguait mollement entre ses souvenirs avec Marina et les multiplications entre le pétrole consommé par minute et les distances restantes à parcourir afin de s'assurer d'arriver « au poids » pour l'appointage. Ni trop ni trop peu. Il aurait pu s'en foutre, arriver « *short petrol* » selon l'expression consacrée, en purgeant ses réservoirs en plein ciel puis s'abîmer en mer une fois à sec. À regret, depuis cette fameuse nuit où il avait contemplé pendant des heures son fusil de chasse sans se résoudre à se le mettre dans la bouche, il s'était rendu compte qu'il ne disposait pas encore du courage nécessaire pour se suicider.

Arnaud se pencha en avant pour attraper le bourbon en bas de sa jambe. Il avait conscience de la vacuité du geste, mais les molécules d'alcool parvenaient à peu près à le calmer. Du temps de Marina, son cerveau ressemblait au ciel dans lequel il évoluait aujourd'hui, bleu, léger, sans nuages alors qu'il était désormais en permanence en proie à de spectaculaires tsunamis qui le faisait régulièrement éclater en sanglots. Il poussa pour lui-même un interminable hurlement déchirant et s'octroya une rasade d'alcool dont le trop-plein dégouлина sur son menton.

Alors qu'il approchait de la côte méditerranéenne, le contrôle aérien régional fit descendre le Rafale d'abord vers quinze mille pieds, puis neuf mille. Il arrivait en sortie de la zone de contrôle en route et devait maintenant être pris en compte par les opérateurs du porte-avions, indicatif Roméo Mike. Arnaud souffla

brusquement comme pour faire disparaître les dernières vapeurs du bourbon.

— Roméo Mike de Mercure Lima, libéré par Marseille, 9 000 pieds en descente.

Il y eut un court silence et la voix du contrôleur emplît les haut-parleurs du casque d'aviation.

— Mercure Lima, bonjour. Contact radar dans le 310 pour 86 nautiques, autorisé pour l'approche à vue. Rappelez en visuel, route AVIA au 230.

Arnaud anticipait un appontage qui à défaut d'être facile – ce n'était jamais le cas – devrait se dérouler sans difficulté. Une approche en ligne droite vers le porte-avions, un passage au-dessus puis un virage serré vers la gauche, le « *break* », destiné à casser la vitesse et inscrire l'avion dans sa phase d'approche finale. Le radar de bord balayait l'horizon et la cartographie électronique sur grand écran indiquait à Arnaud la position du navire de guerre, au loin et légèrement sur sa droite. Il le chercha du regard pendant de longues minutes avant de repérer son sillage. Au bout, un simple petit point, mais aussi une masse d'acier de plus de trente mille tonnes avec quelque deux mille marins à bord. Un timbre-poste et, en même temps, une ville. Chaque appontage était un tour de force consistant à arrêter sur cinquante mètres un avion de quinze tonnes lancé à deux cents kilomètres à l'heure. Arnaud était encore trop éloigné pour apercevoir les autres bâtiments plus petits qui accompagnaient forcément l'aéroport flottant, plusieurs frégates, peut-être un ravitailleur, sans compter l'invisible sous-marin. Il pressa le commutateur de la radio.

— Roméo Mike, Mercure Lima, 3000 pieds, en visuel.

— Reçu Lima, à vous pour l'approche, vous êtes seul dans le circuit.

Mécaniquement, Arnaud révisa la check-list d'approche qui s'affichait sur l'écran tout en gardant un œil dehors. Le soleil était maintenant à sa gauche et faisait étinceler la surface d'une eau calme comme celle d'une piscine. La visibilité était quasiment illimitée où que se posât le regard, mais il préférait regarder Marina, en sécurité contre sa cuisse. Bientôt la verticale et le chrono. La jeune femme lui souriait d'un air bienveillant. Il l'imagina en

maillot de bain au bord de cette immense étendue d'eau, un bouquin toujours trop lourd entre les mains et son éternel chapeau de paille sur la tête. Il devrait être en train de lui confectionner son cocktail préféré.

Tu me manques, putain, si seulement j'avais le courage de me foutre en l'air..., murmura-t-il à l'intention de la photo, cherchant dans le visage figé de la jeune femme une invitation à passer à l'acte.

Arnaud releva brutalement sa visière et passa le dos de son gant sur ses yeux humides, tout en repensant à ses longues semaines perdues loin d'elle, en exercice ou en mission. La mort est une saloperie dont il est trop tard de se soucier lorsqu'elle se présente à la porte. Il dégrafa le masque à oxygène et prit une bonne bouffée d'air du cockpit climatisé qui ne lui fit aucun bien, des larmes coulant toujours sur ses joues. Un dernier coup d'œil à la trotteuse de la montre de bord avant d'incliner sèchement le Rafale sur l'aile gauche tout en réduisant les gaz. Une poussée sur la commande de sortie du train d'atterrissage et les trois lampes vertes s'allumèrent au bout de quelques secondes. Le Rafale se remit à plat et continua à décélérer tandis que le porte-avions passait sous son aile gauche, mille pieds plus bas. Avec la réduction de vitesse, le nez de l'avion commença à monter doucement. Arnaud enclencha l'automanette qui allait l'aider à conserver la bonne incidence. Un bref regard vers l'arrière du porte-avions pour vérifier qu'aucun autre aéronef n'était susceptible d'entrer en collision, une habitude.

Ce n'était pas la première fois qu'il pensait à Marina dans le circuit d'appontage, mais cette fois-ci elle était, pour une raison inconnue, démesurément présente, comme si elle voulait occuper tout l'espace. Arnaud s'ébroua pour faire disparaître cette sensation vaporeuse, essuya de nouveau son visage et se concentra un instant sur l'hélicoptère de sauvetage qui tenait sa position stationnaire dans le travers gauche du bateau. Il vérifia le carburant restant, deux mille trois cents kilos, la bonne sortie du train d'atterrissage et de la crosse d'appontage, puis inclina doucement l'avion sur la gauche, ses yeux toujours embués sur les instruments de bord. Enfin, il releva la tête en sortie de virage pour constater qu'il était parfaitement aligné sur le sillage, avec, droit

devant, la piste oblique. L'optique d'appontage était maintenant visible sur la gauche de la piste avec sa boule jaune que le pilote devrait maintenir au centre de la barre horizontale verte pour une maintenir une descente parfaite jusqu'à ce que les roues touchent le pont. Arnaud était conscient qu'à plus de 200 km/h, une infime impulsion de la main droite au bon moment l'enverrait irrémédiablement terminer son existence au fond de l'eau ou, au pire, dans la façade arrière du navire de guerre. Dans les deux cas, il n'y survivrait pas. Arnaud sursauta au moment où la voix douce de la jeune femme le tira de ses pensées morbides. Une voix éthérée dont il ne parvenait pas à saisir le message.

— Miroir, auto, 23, Schatz², annonça-t-il, conformément à la procédure.

Peut-être que c'est le moment de me faire pousser une paire de couilles, t'en dis quoi ? poursuivit-il à l'intention de Marina, tous les sens en alerte pour tenter de saisir un éventuel message qu'elle chercherait à lui transmettre.

— Schatz, 22 nœuds.

L'officier d'appontage, debout sur sa petite plate-forme devant le miroir d'appontage, lui annonçait paisiblement la vitesse du vent sur le pont. Le calme était l'une des caractéristiques principales de ces pilotes chevronnés. Même en pleine tempête, ils étaient capables de guider les appareils en approche avec quelques ordres précis, comme s'ils commentaient la manœuvre depuis le canapé du salon. Arnaud jeta un coup d'œil à la photo de Marina, l'entendit lui répéter que « La vie est belle, non ? », une phrase qu'elle avait l'habitude de clamer en embrassant l'univers de la largeur de ses bras. Les yeux du pilote fixèrent sa main droite posée sur le joystick. Allez, juste un petit mouvement vers l'avant et ce serait fini, la brutalité de l'impact le pulvériserait en une fraction de seconde.

² Le pilote annonce qu'il voit l'indicateur d'appontage, le mode de tenue de vitesse et le carburant restant, ici 2300 kilos. Il termine par son indicatif.

— Belle journée pour mourir, non ? murmura-t-il comme pour terminer de s'en convaincre lui-même ou peut-être tenter de susciter une réponse qui ne venait pas.

Ça faisait trop mal d'être encore là, ça n'avait pas de sens de continuer sans elle. En finir, c'est sans doute comme un saut en parachute, se dit-il, le plus dur, c'est de passer la porte. Et ça ne prenait qu'une seconde. Une seconde, c'est-à-dire rien du tout.

Est-ce que je vais enfin avoir cette putain de seconde de courage ?

La boule jaune de l'optique d'appontage maintenait sa position au milieu de la barre lumineuse verte, l'approche finale du Rafale était parfaite.

— Lève le nez, doucement...

Seul face à sa propre décision, les mains crispées sur les commandes, Arnaud ferma une dernière fois les yeux. Il devait passer la porte pour mettre un terme à la souffrance. Ici et maintenant.

C'est alors que le phénomène apparut comme par enchantement. Une gigantesque boule verte incandescente plus large que le porte-avions venait de se matérialiser entre le Rafale et le pont d'envol.

— *Wave off! Wave off!* hurla immédiatement l'officier d'appontage tandis que les projecteurs du miroir passaient au rouge.

Pris au dépourvu, Arnaud rouvrit les yeux et, dans un involontaire réflexe de survie, tira immédiatement le nez de l'avion vers le haut en projetant sa commande de gaz vers l'avant. Le soudain rush d'adrénaline fit disparaître les derniers résidus de bourbon comme par enchantement.

La boule se décala horizontalement d'une centaine de mètres à gauche et s'immobilisa de nouveau tandis que le Rafale reprenait de la vitesse. Arnaud la vit disparaître sous son aile et repassa en configuration lisse, train et volets rentrés, d'un geste automatique. Encore quelques secondes et un virage serré le ramènerait vers le phénomène. L'hélicoptère de sauvetage quitta sa position qu'il jugeait trop proche pour s'enfuir vers l'arrière du porte-avions. Arnaud cabra légèrement pour conserver la boule en

visuel dans son rétroviseur latéral tandis qu’il s’engageait dans un virage serré à 6 G. Il sentit le pantalon pneumatique se gonfler pour diriger le sang de ses jambes vers son cerveau. Le souffle court, il encaissa la pression en serrant les abdos. La boule lumineuse monta subitement, comme tirée vers le haut par une main invisible. Arnaud relâcha le virage, prit une profonde inspiration et tira sèchement sur le manche jusqu’à la butée pendant que, d’un geste réflexe, il refixait le masque à oxygène dans sa glissière. La présence envahissante de Marina s’était soudainement dissipée et l’instinct du pilote de combat avait repris le dessus. Il pressa le commutateur de son pouce gauche.

— Roméo Mike, Mercure Lima, SITREP³ ?

Avec un Rafale désarmé pour le trajet, le pilote n’envisageait rien de mieux que de mémoriser tout ce qui était possible de ce contact avec la sphère pour renseigner au mieux le Centre opérationnel du navire qui, lui, prendrait les décisions tactiques. Il jeta un coup d’œil au SPECTRA, le système d’autoprotection du Rafale, qui restait muet. Le phénomène ne semblait donc pas être immédiatement menaçant. La jauge de carburant du chasseur indiquait moins de quinze minutes d’autonomie.

— *Stand-by*, Lima, répondit le contrôleur.

Arnaud s’attendait à ce qu’on lui ordonne, par précaution, de se replier vers l’aéroport de Marseille-Provence, le terrain de détournement prévu. L’écran du radar embarqué RBE2 ne montrait aucun écho, pourtant, le phénomène était bien visible. Le pilote pianota un instant sur ses commandes pour activer l’Optronique secteur frontal et se demanda immédiatement si le système n’était pas en panne : curieusement, la sphère n’apparaissait sur l’écran ni en mode télévision ni en mode infrarouge, comme si l’OSF était incapable de la détecter. Le télémètre laser ne parvenait pas non plus à estimer sa distance. Étrange. Si l’officier d’appontage n’avait pas hurlé dans son casque, Arnaud aurait cru à un effet inattendu du Jack Daniel’s, mais les autres marins l’avaient vu aussi. Le Rafale approchait vingt-deux mille pieds lorsque la boule disparut, pour réapparaître immédiatement au-dessus du

³ Rapport de situation

porte-avions. Arnaud renversa le chasseur et plongea, il n'avait jamais rien vu ou entendu à propos d'un tel phénomène. Il songea aux aurores boréales, feux de Saint-Elme et farfadets bien que ça ne cadrerait pas avec les conditions météorologiques en Méditerranée à la fin du mois de mai. Le Rafale fonçait à plus de six cents kilomètres à l'heure vers l'amas toujours immobile à une centaine de mètres au-dessus du pont d'envol.

— Mercure Lima, reprit le contrôleur, personne n'a aucune idée de ce que c'est, ça ne fait aucun bruit et ça n'apparaît sur aucun radar. Vous pouvez nous le décrire ?

La voix de l'opérateur chevrotait, ça devait être l'effervescence en bas à bord. Pas d'écho radar, pas de chaleur, pas de bruit et apparemment aucune inertie. Dans l'esprit d'Arnaud, ce truc était physiquement inexistant.

— Lima, c'est un amas sphérique de soixante-dix à quatre-vingts mètres de diamètre, je dirais, translucide, sans structure visible au centre, mais formé d'une sorte d'armature en réseau. Rien sur le radar ni à l'optronique. Aucune traînée, aucun système de propulsion ni d'armement visible. Je pars pour une passe rapprochée.

Arnaud faillit ajouter « en tout cas, si ce maudit machin arrête de bondir partout comme un cabri ».

— Reçu Lima, confirma le contrôleur. On vient de passer en stade d'alerte Un.

Arnaud tendit le cou pour apercevoir les trappes des Aster 15 maintenant ouvertes, pas très loin des autres Rafale sagement stationnés à l'avant du pont d'envol. Les missiles antiaériens étaient censés protéger le bâtiment de toute menace, même supersonique, dans un rayon de quinze kilomètres. Sauf que le phénomène ne ressemblait à rien de connu, si bien que tirer un Aster sans cible à lui désigner ne servirait à rien, d'autant qu'on ne pouvait pas encore parler d'agression. Le pilote regretta d'avoir rangé son iPhone sous son gilet tactique dans un endroit impossible à atteindre, ç'aurait été le moment ou jamais pour le cliché du siècle.

La radio grésilla de nouveau et Arnaud reconnut la voix de Merlin, le commandant de la flottille de Rafale, qui l'appelait sur leur fréquence privée.

— Schatz, tu restes à distance, OK ? Cinq minutes max et tu vas te poser à Marseille, tu m’as compris ?

— Schatz, c’est reçu.

— Ne fais pas de connerie, hein... soupira Merlin pour conclure.

La boule ne bougeait plus et le Rafale fonçait toujours droit dessus. Arnaud prévoyait de se rapprocher au maximum et d’incliner l’avion au dernier moment pour la longer au plus près.

Ou pas.

Il regarda Marina dont la présence, après un court moment d’accalmie, se faisait de nouveau obsédante. Obsédante et rassurante à la fois, un étrange cocktail compte tenu des circonstances.

Tu en dis quoi ?

Arnaud réduisit la vitesse pour se donner quelques secondes supplémentaires de réflexion. Le Rafale se rapprochait dangereusement de l’amas. S’il maintenait sa route, il le traverserait en plein centre. La jauge de carburant lui indiquait mille neuf cents kilos, encore quelques minutes de vol.

Fuck...

Arnaud se cala dans son siège, sa décision était prise. Il posa les deux pieds bien à plat sur les palonniers et serra son harnais. La boule occupait maintenant la totalité de l’écran tête haute sur lequel les informations de vol étaient projetées par transparence et continuait à grossir. Ses doigts lâchèrent alors le joystick pour se poser sur le plastique transparent qui protégeait le visage de Marina. Le Rafale pénétra dans l’amas à pleine vitesse et s’immobilisa subitement, comme si le temps s’était arrêté. Le cockpit baignait littéralement dans ce brouillard vert, suffisamment dense pour empêcher de voir au-delà, un vert presque fluorescent, lumineux, avec de longs filaments brillants entrecroisés en réseau qui en constituaient une armature parfaitement géométrique. Arnaud releva sa visière et décrocha son masque. Plus aucun bruit, aucune vibration, aucune odeur, plus rien. Il pouvait respirer normalement et se sentait étrangement bien, mieux qu’il ne l’avait jamais été depuis le décès de Marina. Un sentiment de plénitude, de calme, de sérénité, une sensation étrangement familière, comme lorsque sa femme se lovait sans ses bras. Il se dit que ça

devait être ça de mourir, lorsqu'on commençait à pénétrer dans le fameux tunnel. Enfin, c'est ce que racontaient ceux qui en étaient apparemment revenus. Il se sentit apaisé à l'idée de retrouver sa bien-aimée. Si ça n'était pas pire que ça de mourir, se dit-il, il n'aurait pas dû attendre si longtemps. Arnaud se sentit ridicule en considérant tout ce temps perdu loin d'elle. Il attrapa le rétroviseur supérieur et le dirigea vers son visage. Il n'avait pas changé, si ce n'est qu'il brillait maintenant d'un vert irréel. La trotteuse de la montre de bord s'était arrêtée, mais les écrans restaient allumés, figés. Il appuya sur le commutateur de la radio qui ne lui renvoya pas le grésillement qu'il espérait. Il sentit une pression sur sa joue et se regarda de nouveau dans le rétro. Une petite boule verte appuyait délicatement contre sa peau, comme une boule de coton. Plusieurs autres se matérialisèrent depuis les nœuds du réseau de filaments et vinrent se presser contre son corps, ses cuisses, ses bras, son ventre. Elles étaient toutes identiques à la sphère, des modèles réduits de la structure mère. Celle contre son ventre devint soudainement plus verte, plus dense, plus compacte. Arnaud commença à déplacer lentement sa main pour la toucher lorsque, telle une balle de fusil, elle le traversa de part en part. Il s'apprêta à hurler de douleur, mais se retint en constatant avec stupeur qu'il n'avait rien senti. La boule l'avait littéralement transpercé comme s'il avait été constitué de gaz. La seconde suivante, le Rafale sortit brutalement de l'amas, continuant sa route en ligne droite à six cents kilomètres à l'heure. Arnaud remit son masque à oxygène dans un geste réflexe et reprit immédiatement les commandes. Le ciel au-dessus, la mer en dessous, l'horizon artificiel bien à plat, le bruit et les vibrations habituelles, pas d'indication de panne sur les écrans, tout avait l'air normal, même la radio.

— Mercure Lima de Roméo Mike, mais répondez bon sang !

La voix du contrôleur était fébrile.

— Lima, c'est OK, je... enfin tout à l'air de fonctionner normalement, bafouilla Arnaud dont le regard balayait fébrilement les écrans de contrôle dans une vaine recherche d'anomalies.

— Lima, on vous a perdu dans l'amas pendant dix-sept minutes. Et il a disparu à l'instant même où vous en êtes sorti !

Dix-sept minutes ? s'exclama Arnaud pour qui l'immersion dans la sphère n'avait pas duré plus d'une vingtaine de secondes. *Impossible qu'un avion s'immobilise en plein ciel comme une putain de soucoupe volante, ils se gourent...*

— Mercure Lima, confirmez pétrole, intima le contrôleur.

Arnaud regarda la jauge et fronça les sourcils à la vue des mille huit cents kilos de carburant.

— Mercure, Lima, 18.

Arnaud n'en revenait pas de voir ce chiffre. Il avait disparu pendant plus d'un quart d'heure et n'avait apparemment consommé aucun carburant. Il aurait déjà dû tomber en panne sèche.

— Mercure Lima, confirmez l'oxygène.

Ah voilà ! grommela le pilote, *il pense que j'hallucine.*

— Lima, dans le vert à 120 bars et si je te dis pétrole 18, c'est que c'est 18, répliqua-t-il sèchement.

— Reçu Lima.

L'accalmie n'avait été que de courte durée – un gros quart d'heure étrangement comprimé en une vingtaine de secondes – et le mélange habituel de tristesse et de colère était maintenant réapparu dans le crâne d'Arnaud. Il valida Marseille comme destination sur son écran de navigation.

— Roméo Mike de Mercure Lima, mise de cap vers Marseille, annonça-t-il.

— Lima, *stand-by*, le contredit le contrôleur, on va vous récupérer.

Arnaud passa de nouveau en revue l'ensemble du cockpit du Rafale et ne constata aucune anomalie. Aucune trace de dommage sur ses équipements non plus, même là où l'amas l'avait traversé. La voix agacée de Merlin réapparut subitement sur la fréquence radio privée.

— Schatz, t'es complètement suicidaire ou quoi ?

— Lâche-moi, c'est bon, cracha le pilote. Tu t'inquiètes pour moi ou pour les quatre-vingts millions d'euros que j'aurais pu mettre à la flotte ?

— Tu te sens bien ? s'enquit Merlin d'un ton inquiet.

— Comme si je sortais du lit de ta femme.

— Toujours aussi agréable à ce que je vois, c'est rassurant. Oublie Marseille, je valide ton recueil et une équipe médicale t'attendra sur le pont. Tu ne parles à personne avant moi, tu m'entends ? Personne. On se voit en bas.

Merlin venait de relâcher le bouton de la radio, son ordre n'attendant aucune réponse. Le contrôleur reprit la fréquence au bout de la minute nécessaire à ce que le commandant de la flottille se coordonne avec le chef des opérations aériennes du navire.

— Mercure Lima de Roméo Mike, appontage libre, annonça-t-il. Route AVIA toujours au 230.

— Reçu Lima, je me présente.

Arnaud renversa le Rafale et descendit à mille pieds en route vers la plate-forme. Marina n'avait pas bougé de sa cuisse et le regardait toujours en souriant. Arnaud était bouleversé par la paix qu'il avait ressentie au cœur de l'amas, comme s'il n'avait été formé que d'amour, et réfléchissait aux raisons pour lesquelles il en était ressorti. Ça aurait été si simple de s'y désintégrer, d'y fusionner, d'y être enfin en paix. Il repensa à l'impulsion qu'il s'était apprêté à donner au manche, juste avant l'apparition.

Pourquoi à ce moment-là ? Et pourquoi cette intense présence de Marina sortie de nulle part, était-ce pour m'accompagner ?

Sous le crâne d'Arnaud, c'était la tempête, la plénitude de l'amas vert venant soudainement se confronter à l'affliction qui refusait de céder sa place.

Le Rafale repartit pour le même circuit d'appontage que précédemment, la verticale, le chrono, *break* à gauche, la sortie du train, l'automanette et enfin, un dernier virage pour s'aligner à l'arrière de la piste sur le miroir d'appontage. L'hélicoptère de secours avait repris sa position.

Est-ce que je me pose ou est-ce que je te rejoins maintenant ?

Le regard d'Arnaud faisait des allers-retours incessants entre l'optique d'appontage et le visage de Marina sur sa cuisse gauche. S'il avait précédemment décidé d'en finir par désespoir, il était résolu à en terminer cette fois-ci en pleine connaissance de cause,

l'amas lui ayant fait prendre conscience d'un ailleurs où il serait enfin en paix. Marina était là et l'attendait, il en était désormais persuadé, bien que la jeune femme refusât curieusement de répondre à ses intentions, le laissant seul face à son propre choix. Cette fois-ci allait être la bonne.

— Schatz, annonce « Miroir » ! ordonna l'officier d'appontage devant l'inhabituel silence du pilote qui aurait déjà dû lui confirmer caler son approche sur les indications lumineuses.

Arnaud n'entendait plus rien, les yeux fixés sur la poupe du navire. Il retourna le Rafale d'un coup sec et tira brutalement sur le manche avec un cri rageur. Dans une seconde, l'impact sur l'eau allait disloquer l'appareil et déchiqueter son pilote. L'officier d'appontage hurla quelque chose qu'Arnaud ne put saisir. Dans un dernier réflexe futile, il croisa les bras devant son visage alors que l'amas, surgissant une nouvelle fois de nulle part, l'enveloppa soudainement.

— Mercure Lima de Roméo Mike, s'écria le contrôleur d'une voix fébrile, mais répondez bon sang !

Arnaud décroisa les bras et poussa un long râle pour relâcher chacun des muscles de son corps qui s'étaient involontairement bandés en prévision de l'impact. Le Rafale volait en ligne droite, le ciel au-dessus, la mer en dessous et les ailes bien à plat. Le pilote regarda frénétiquement autour de lui pendant de longues secondes et pressa enfin le bouton radio de son pouce gauche. La réalité était inconcevable : à cet instant précis, ses restes auraient dû être éparpillés à la surface.

— Lima... Je...

Ne sachant pas quoi dire, il relâcha le commutateur.

— Lima, on vous a perdu dans l'amas pendant dix-sept minutes, lui annonça le contrôleur. Et il a disparu à l'instant même où vous en êtes sorti !

Arnaud était complètement décontenancé, il entendait les mots déjà prononcés quelques minutes auparavant, exactement les mêmes mots. Son regard balayait les instruments de bord à la recherche d'une explication plausible.

— Mercure Lima, annoncez pétrole, lui intima le contrôleur.

Arnaud constata avec stupeur qu'il devait être revenu dans le temps, à défaut d'une autre explication plausible : la jauge de carburant affichait un chiffre impossible.

— Mercure Lima, 18, dit-il sans y croire lui-même.

— Reçu Lima, confirmez oxygène.

Pitié, marmonna Arnaud, sidéré, c'est un mauvais film d'horreur ou quoi ?

— Lima, dans le vert à 120 bars.

— Reçu Lima.

Il se demanda soudain s'il devait à nouveau annoncer qu'il mettait le cap vers Marseille lorsque la voix de Merlin se matérialisa sur la fréquence privée.

— Schatz, t'es complètement suicidaire ou quoi ?

Arnaud secoua la tête en bredouillant un « *non, non, non !* » médusé. Ce qu'il vivait n'avait aucun sens.

— Schatz, tu te sens bien ? insista Merlin.

— Oui ça va, je t'écoute, parvint-il à articuler au prix d'un effort surhumain.

Il lâcha les commandes et pressa sur chaque partie de son corps pour s'assurer qu'il était bien là, sanglé dans le siège éjectable du Rafale.

— Oublie Marseille, je valide ton recueil et une équipe médicale t'attendra sur le pont. Tu ne parles à personne avant moi, tu m'entends ? Personne. On se voit en bas.

Merlin relâcha le bouton tandis que les mains d'Arnaud étaient de retour sur les commandes, la seule chose tangible à laquelle il pouvait se raccrocher. Il était temps de se poser et de mettre les événements au clair. Avec une intervention de l'amas vert à deux reprises, ce n'était visiblement pas le jour prévu pour son décès. Une bouffée de chaleur l'envahit soudain comme s'il avait ouvert la porte d'un four. Il repensa à ses vacances d'été en Arizona avec Marina, pendant sa formation de pilote de chasse aux États-Unis. Hors des espaces climatisés, ils avaient eu l'impression de cuire comme des dindes de Noël. De la sueur se mit à couler sur son front et il sentit son dos devenir inexplicablement humide lui aussi. Il baissa la température de la cabine.

— Mercure Lima de Roméo Mike, reprit le contrôleur, ap-
pontage libre. Route AVIA toujours au 230.

Arnaud paria que l'officier d'appontage n'allait pas tarder à
lui annoncer vingt nœuds de vent. Il tira sur le manche jusqu'à
pointer le nez du Rafale vers le porte-avions.

— Reçu Lima, je me présente.

Il souleva la visière et s'essuya le visage d'un revers de
manche. Sa combinaison était trempée et il eut soudainement ter-
riblement faim. Il appuya comme prévu sur le chronomètre dont
les aiguilles étaient devenues inexplicablement floues et aug-
menta la luminosité des écrans dont il avait désormais du mal à
lire les informations. Il cligna plusieurs fois des yeux et les essuya
de nouveau, mais rien n'y fit. Arnaud appuya sur la séquence de
commandes sans y réfléchir, juste parce qu'il connaissait par
cœur la position de chaque bouton. Le dernier virage allait être
héroïque, il distinguait à peine les indications des instruments de
vol. Le passage dans l'amas avait indubitablement changé
quelque chose en lui. Rien de ce qu'il vivait ni de ce qu'il ressen-
tait n'était normal. Il pencha le Rafale à gauche et se fia à ses
sensations pour maintenir l'avion en virage et dégauchir au bon
moment. Il lui sembla s'être correctement aligné sur l'arrière du
navire, mais avait des difficultés à discerner la place de la boule
jaune par rapport à la barre de lumières vertes. Sa jauge de carbu-
rant semblait indiquer mille cinq cents kilos.

— Miroir négat... 15... Schatz.

Arnaud n'osa imaginer le visage incrédule de l'officier d'ap-
pontage alors que son pilote en approche finale lui annonçait
qu'en pleine journée ensoleillée, il était incapable de discerner les
puissants projecteurs lumineux de l'optique d'appontage. Les
mains occupées, le pilote fronça plusieurs fois les yeux à s'en
faire mal pour dissiper la sueur qui gênait sa vision. En vain.

— Schatz, 20 nœuds. Tiens-le comme ça...

Arnaud était encore une fois surpris de la réaction de son
guide, que rien ne semblait pouvoir ébranler. La présence de cet
amas inconnu bouleversait à l'évidence les procédures habi-
tuelles, sans quoi on l'aurait déjà renvoyé vers Marseille.

— Un peu de pied à gauche, ordonna l'officier d'appontage.

Arnaud l’entendit à peine, il avait maintenant l’impression de vivre sa vie au ralenti, ramolli dans son cockpit inexplicablement transformé en sauna. Chaque minuscule impulsion sur les commandes lui donnait l’impression d’un geste interminable.

— Assiette... Tiens-le !

Le pilote réagissait automatiquement comme il l’avait appris aux entraînements. Il sentait vaguement qu’il aurait dû abandonner l’approche, mais n’était plus en état de réfléchir.

— Moteur... MO-TEUR ! hurla soudainement l’officier d’appontage.

Arnaud mit plein gaz tandis que le train d’atterrissage du Rafale s’écrasait sur le navire. La crosse d’appontage accrocha le câble tendu en travers du pont et Arnaud fut projeté dans son harnais par la décélération. Il était posé.

Dans un dernier effort, il coupa les gaz en tirant la commande vers l’arrière puis perdit connaissance.